

LES PERTES BLANCHES

Un faux problème

Introduire les termes « pertes blanches » sur Google aboutit à plus de 40.000 réponses dont un nombre important de forums de sites médicaux ou réputés tels, où s'échangent des commentaires et conseils pas toujours des plus pertinents. Visiblement, le problème préoccupe les femmes.

ELIDE MONTESI

Les pertes blanches ou leucorrhées sont un motif fréquent des consultations gynécologiques ; c'est même la plainte gynécologique la plus fréquemment abordée chez les médecins généralistes qui verraient en moyenne une à deux femmes les consulter à ce sujet par semaine. On a pourtant l'impression, en parcourant les forums cités plus haut, que bon nombre de femmes en souffrent sans oser consulter. Et une des réponses apportées à ce problème, qui pour certaines semble même obsessionnel, réside dans l'automédication tous azimuts.

Normal avant tout !

Il faut savoir tout d'abord que des pertes vaginales glaireuses, non colorées et non épaisses, sont banales. D'une part la région vulvaire comporte des glandes sébacées, sudoripares et autres, qui émettent naturellement des sécrétions. Par ailleurs, le vagin est, un peu à l'instar de la bouche, un milieu naturellement humide – la sécheresse vaginale n'est d'ailleurs pas sans poser des problèmes – dont l'épithélium de revêtement se renouvelle, desquame et donc s'évacue par les voies naturelles. Ajoutez à cet exsudat vaginal normal, les sécrétions muqueuses en provenance du

col de l'utérus et éventuellement des sécrétions d'origine utéro-tubaire en fonction de la période d'activité ovarienne, et en voilà bien assez pour tacher et mouiller le linge de manière plus ou moins abondante ! La quantité de ces pertes varie en fonction de la période du cycle, de la fréquence des rapports sexuels, de l'imprégnation hormonale (contraception, grossesse, ménopause...).

Ceci dit, il n'en reste pas moins vrai que ces leucorrhées, pour les appeler par leur nom, ne sont pas toutes anodines. Elles peuvent aussi être le signe d'une infection ou d'une mycose (le plus fréquent), d'une irritation chimique ou d'une allergie (produits de bains, parfums des papiers de toilette, chlore des piscines...). Elles sont alors rarement isolées, et s'accompagnent de symptômes tels que démangeaisons, douleurs, rougeur vulvaire, odeur nauséabonde, couleur bizarre, aspect grumeleux ou mousseux, présence de sang... Autant d'éléments qui justifient un avis médical, toujours préférable à l'automédication ou aux conseils trouvés sur internet...

Mycoses

Les candidoses et autres mycoses sont la cause la plus fréquente des leucorrhées pathologiques; elles représentent 25 à 44 % des cas d'infections gynécologiques basses. Ce sont des affections généralement bénignes qui ne sont d'ailleurs pas considérées comme des maladies sexuellement transmissibles. Rien d'étonnant donc si le médecin ne prescrit pas de traitement systématique du partenaire. Celui-ci n'est d'ailleurs infecté qu'une fois sur cinq en cas de mycose récidivante chez la femme, et encore le plus souvent est-il asymptomatique.

Un traitement efficace n'exclut pas une rechute, et on peut rester porteuse de *candida albicans* sans symptômes même après avoir été traitée. Au-delà de quatre épisodes par an, ces candidoses sont considérées comme « récidivantes » (5 % des cas), récidives parfois favorisées par des facteurs irritants ou allergiques, ou par

THIS

certaines maladies comme un diabète mal équilibré. Au chapitre des facteurs favorisants, on trouve aussi les antibiotiques, la diminution de l'immunité, les rapports sexuels multiples. On entend souvent incriminer les vêtements ou sous-vêtements trop serrés surtout synthétiques, parce qu'ils faciliteraient la macération et l'échauffement local, mais cela n'a jamais été prouvé. Pas vraiment prouvé non plus: le rôle favorisant de la contraception orale.

Déséquilibre dans la flore

Une autre cause fréquente de pertes blanches infectieuses est la vaginose bactérienne provoquée par un déséquilibre de l'écosystème vaginal. Le milieu vaginal normal est acide, une acidité entretenue grâce à l'acide lactique fabriqué par certaines souches de lactobacilles présentes naturellement dans le vagin. Cette acidité empêche le développement d'autres germes, eux aussi présents dans la flore vaginale normale mais en faible quantité. Toutes les conditions qui favorisent la diminution de ces lactobacilles entraînent une diminution de l'acidité et le développement d'autres bactéries dites opportunistes (comme le *Gardnerella vaginalis* par exemple). Ces conditions peuvent être favorisées par une multiplication des partenaires sexuels, le port d'un stérilet... mais aussi l'usage de savons ou sprays d'hygiène intime. En effet, il n'est pas rare que des femmes tracassées par des pertes blanches qu'elles jugent inconfortables se livrent à des soins intimes intempestifs qui finissent par faire plus de tort que de bien. Une toilette intime raisonnable ne concerne que la région vulvaire, pas l'intérieur du vagin. Mais laver plus de deux fois par jour cette région en altère le revêtement protecteur. Les nombreux produits d'hygiène intime de même que les produits antiseptiques ou antibactériens n'ont pas fait la preuve de leur efficacité pour prévenir ni même pour traiter les infections vaginales et peuvent eux-mêmes être à l'origine d'infections.

Traitement à la carte

Tout comme les mycoses, les vaginoses ne sont pas considérées comme des maladies sexuellement transmissibles et ne nécessitent pas de traiter le partenaire. Mycoses et vaginoses sont d'ailleurs parfois présentes simultanément; elles

évoluent toujours de manière favorable et sans complications même en cas de récurrence. Leur traitement peut être local ou général, en dose unique ou pendant plusieurs jours. Rien ne permet d'affirmer qu'un mode de traitement soit supérieur à l'autre, ou qu'un médicament soit plus efficace qu'un autre pour se débarrasser de ce type de germes. Parfois, le traitement local apporte un soulagement plus rapide, mais le traitement oral peut être préféré par facilité... la décision dépendant autant de l'expérience du médecin traitant que de la préférence de la patiente pour l'un ou l'autre.

L'acidification du vagin à l'aide de gels acidifiants est une mesure parfois proposée, mais elle ne semble pas très efficace, d'autant plus qu'elle risque de favoriser une candidose lorsqu'elle se fait de manière trop répétée. L'ail ou l'huile essentielle de *tea tree* pour ceux qui seraient tentés par les médecines dites douces ou naturelles n'ont fait l'objet d'aucune étude démontrant leur utilité.

Sexuellement transmissible

Moins fréquente mais pas rare pour autant, puisque sa fréquence est de 3 à 5% dans la population jeune (15-40 ans) sexuellement active, l'infection à *Trichomonas* mérite d'être citée dans les causes de leucorrhées pathologiques. Cette infection doit toujours être traitée pour en éviter la dissémination, car il s'agit d'une maladie sexuellement transmissible. Le

partenaire doit donc aussi recevoir un antibiotique adapté. Cette infection ne répond pas à un simple traitement local.

Ajoutons encore que si toutes les pertes blanches ne sont pas d'origine infectieuse, toute infection gynécologique ne se traduit pas nécessairement par des leucorrhées. Et certaines maladies sexuellement transmissibles des plus redoutables ne s'accompagnent d'aucun symptôme gynécologique.

En conclusion...

Certes des écoulements vaginaux, surtout s'ils sont abondants, sont source d'inconfort et de désagrément. Mais le degré d'inconfort ressenti est souvent proportionnel à l'image plus ou moins négative que l'on a du phénomène. Des antécédents personnels ou familiaux peuvent accroître l'anxiété que ces manifestations suscitent, sans parler de toutes les légendes et mythes qui circulent à propos du corps féminin dont le fonctionnement normal reste trop souvent encore méconnu des premières intéressées, en dépit de l'évolution des mœurs et des connaissances scientifiques. La publicité n'arrête pas de nous renvoyer l'image d'un corps idéalisé, d'où n'émane aucune odeur et dont les sécrétions les plus naturelles sont jugées importunes, voire malséantes. Cette image somme toute fort éloignée des réalités physiques est responsable d'angoisses injustifiées et de soins d'hygiène intime parfois exagérés, au risque de créer un cercle vicieux... 

Quelle place pour les probiotiques ?

Bien que le rôle des lactobacilles dans le maintien de l'équilibre de la flore vaginale normale soit démontré, jusqu'à présent les **preuves sérieuses manquent** pour justifier l'**administration de probiotiques** pour traiter ou pour prévenir les récurrences ou le développement d'une vaginite suite à la prise d'antibiotiques. Les études dans ce domaine sont toujours en cours.

Par contre, **durant la grossesse**, l'administration de probiotiques semble utile pour prévenir les infections vaginales mais sans bénéfices démontrés en termes de prévention d'accouchement prématuré. À titre anecdotique, deux études auraient montré une réduction des infections vaginales au cours de la grossesse lors de l'ingestion d'un **lait enrichi en probiotiques** ou de... l'application intravaginale d'un yogourt. Mais en l'absence de toute recommandation scientifique précise pour la pratique et vu les controverses dans ce domaine, nous nous garderons bien de conseiller de consommer du yogourt de cette façon...